

Paule CONSTANT : LA BÊTE À CHAGRIN

Dans *Ouregano* (1980), et sa suite, *Propriété privée* (1981) :

les deux premiers ^{romans} qu'elle ait publiés, Paule Constant raconte l'histoire d'une fillette, Tiffany, qui est différente, car elle est originaire d'Afrique et se retrouve derrière les murs de la Pension des Dames Sanguinaires, comme coupée du monde, de ses sources et de sa vraie vie.

D'autres sont dévorés par des tigres ou par des lions. Tiffany est rongée par une petite bête. Avant le roman de 2007 qui porte ce titre, on peut appeler déjà *la bête à chagrin*. « Elle ne devait pas regarder en arrière, elle portait le poids d'une malédiction », est-il dit à son sujet dans *Propriété privée*. « Elle ne pouvait dire maman, papa, sans recevoir l'avalanche d'un malheur âcre qu'elle ne supportait pas. Elle ne pouvait même pas se tourner vers de petites choses, la place d'un objet, un ami, une bête qu'elle avait beaucoup aimée... Le passé offrait de terribles pièges, d'autant plus maléfiques qu'ils se cachaient sous d'innocents appâts, un père, une mère, un ami, une bête. Seule Tiffany savait ce qu'il lui en avait coûté, elle se doutait du prix dont se ferait payer la simple évocation de leurs noms. Une mère, un père, un ami, une bête. Une toute petite bête, une minuscule bête, lui rongait le cœur »¹.

La vie de Cathy, dans *La Bête à chagrin*, c'est une enfance prolongée, une enfance paradisiaque qui s'est trouvée brusquement brisée. Et nulle meilleure image ne pourrait mieux rendre compte de cette rupture que celle du Paradis perdu. En remontant vers son passé, Cathy rencontre une bête à chagrin qui, comme pour Tiffany, n'est autre qu'un bonheur disparu. Comme le deuil d'un petit chat, ou d'un chiot, dont on imaginait pas d'être un jour séparé.

¹ *Propriété privée*, Gallimard, 1981, rééd. Folio n°2115, p. 23.

La bête, Cathy la voit tous les jours ouvrables de la semaine, dans le Service du contentieux où elle travaille. C'est l'un des bureaucrates, « le crapaud », qu'elle doit embrasser comme elle embrasse les autres collègues, mais avec quel dégoût ! (p. 34).

Mais une autre bête, j'allais dire une vraie, a retenu son attention, le jour où elle est allée rendre visite à son amie Lili, qui, elle, travaille dans une casse et vit dans un mobile home avec Jeff, une sorte de géant :

Un endroit perdu, juste un chien enchaîné à un pneu de camion (p. 45).

Un chien dans un dépotoir, que peut en attendre cette femme douloureuse, Catherine, dite Cathy, que son mari Antoine Sorbier, dit Tony, vient de quitter au profit de Maflou, une autre de ses collègues au bureau, après leur avoir fait un enfant à l'une et à l'autre, au même moment ? Et que peut-elle attendre de Lili, que peut-elle attendre de Jeff ?

La petite bête, Cathy la redoute dans sa maison, dont elle a confié les travaux d'électricité et finalement la garde à Jeff, l'ouvrier adipeux. Elle a d'abord fait confiance, bien qu'en voyant en lui l'animal déborder elle ait pensé à un porc, et même à un porc énorme et répugnant (p. 57).

En le voyant travailler, elle a eu « l'impression brève mais catastrophique que la maison était la proie d'insectes souterrains qui avaient grignoté les murs, bouffé les plinthes, recraché une quantité énorme de fils » (p. 76). Des termites en quelque sorte et, qu'on le veuille ou non, nous sommes tous hantés par le mythe des termites qui viennent secrètement ruiner ce à quoi nous croyons.

Jeff lui-même a eu dans l'enfance une proximité avec l'animal. Il n'avait connu le temps de son enfance que la niche du chien qui, lui, ne le rejetait pas. Pas d'autre être positif que le chien qui se serrait contre lui pour recevoir à son tour chaleur et caresses » (p. 93). Et ce qu'il a cherché à retrouver dans la maison de Cathy, c'est cela même. « Il retrouvait avec elle les sentiments qui l'avaient poussés à rejoindre autrefois le chien dans sa niche. Sauf qu'il avait grandi, et vieilli, et que la niche était maintenant une maison. Faire corps avec le chien, faire corps avec Cathy ! » (p. 95).

Il y avait d'ailleurs l'autre chien, celui qui l'attendait au mobile home, et qui « avait passé la journée à l'attendre en tirant sur sa corde jusqu'à se peler le cou » (p. 96) | Le chien autour duquel s'étaient organisées sa rencontre et sa vie avec Lili (p. 99). Un chien trouvé, qu'il avait adopté au sortir de sa cellule (p. 104-105).

L'avocat qui défend Jeff déclare que c'est un malade, « mais un malade dont on connaîtrait les causes de la maladie : l'enfance » (p. 108). C'est là, à n'en pas douter que se situe pour l'assassin de Tony, le mari de Cathy, l'équivalent de la bête à chagrin dont n'a pu le débarrasser la bête d'élection, le chien trouvé qui sans doute lui ressemble trop. D'où la sympathie désolée de ce jeune avocat pour son client dont il sait bien qu'il ne parviendra pas à changer le sort.

Les animaux, il le ^{comprend} n'ont fait qu'obscurcir davantage un cerveau déjà malade, car son esprit a été dérangé encore « par sept ans de documentaires animaliers journaliers » (p. 108), ces figures qui avaient fini par envahir sa cellule, comme la romancière l'a exposé déjà dans le chapitre précédent (p. 101-105). Des animaux qui « semblaient sortir de l'écran » sinon, comme on le dit d'une vedette, crever l'écran : des éléphants, des crocodiles géants, des hippo(potames), des requins, une baleine et son baleineaux que les requins, précisément attaquaient.

Car, sur le mode gigantesque, ces images, ces fantasmes aussi, ne faisaient qu'amplifier dangereusement la tragédie de la bête à chagrin, celle aussi de Jeff, celle peut-être de tous les personnages de Paule Constant. Des mères ou des pères qui sont orphelins de leurs petits, des petits devenus grands qui sont devenus orphelins de leur enfance, mais d'une enfance où un danger singulier était caché.

Le cas de Jeff ou, en justice le cas Jeff, serait celui de « l'enfance brisée », « l'enfance brisée qui induit la maltraitance de ses propres enfants ». Jeff en effet a maltraité ses trois enfants, dont il avait voulu faire croire qu'ils avaient disparu dans un accident d'automobile au point peut-être de finir par le croire ^{lui-même} - ce qui lui avait valu d'être déchu de ses droits paternels.

S'occuper des enfants de Cathy, Olivier l'adolescent et le bébé Camille-Angelo, c'est pour Jeff compenser cet échec, effacer cette violence, et pour cela il a besoin encore d'un décor animalier domestique, au sens le plus plein du terme, le fondateur du *domus*, de la maison : le chien qu'il a amené avec lui, des lapins dans la cabane du jardin, des poules et un grand coq roux. La maison de don Quichotte avant qu'il ne devienne don Quichotte, ou la maison de Poll-de-Carotte.

La forme choisie par Paule Constant pour *La Bête à chagrin* est à beaucoup d'égards celle de l'interrogatoire. Et le mot en effet est mis en valeur dans la première phrase du chapitre 25 (p. 121). Un gros roman de Robert Pinget était pourvu de ce titre et adoptait cette forme. Mais surtout on sait la place que l'interrogatoire occupait dans *L'Étranger* de Camus. Or, comme Meursault, Jeff et Cathy sont des étrangers, des étrangers au monde. Ce monde, ils le craignent et ils le rendent plus redoutable encore. Une bête à chagrin s'y cache, mais ils l'emplissent de figures animales en quelque sorte extériorisées.

Il y a d'ailleurs chagrin et chagrin. Il y a ce que Cathy considère comme « les vrais chagrins » (p. 122). Et, selon la juge, l'esprit de Jeff, ses talents de tueur se seraient mis au service des chagrins de Cathy (p. 129).

Curieusement, c'est le chien qui a dénoncé le crime. Ou, mieux, c'est le chagrin de cette autre bête à chagrin. En effet, dans le chapitre 27, le policier qui a conduit l'enquête et qui témoigne devant la cour de justice raconte que Tony a été abattu dans un parking par un homme encagoulé qui a pris la fuite au volant d'une voiture :

Le criminel n'était pas identifiable, il portait une cagoule et avait le capuchon de son survêtement rabattu sur la tête. Mais tous les témoins, tous, ont remarqué dans la voiture un grand chien roux avec une oreille cassée, un chien qui s'est mis à hurler et à s'agiter dans tous les sens quand l'assassin a tiré... (p. 132).

On connaissait d'Edmond About le roman intitulé *L'Homme à l'oreille cassée* (1862). Celui de Paule Constant aurait pu s'intituler *Le Chien à l'oreille cassée*. Et d'une certaine manière *La Bête à chagrin* vient renouveler et redoubler un tel titre, l'explicitier surtout. C'est ce chien qui a servi d'indice aux enquêteurs, c'est de ce chien qu'un portrait-robot a été établi. Un chien dont personne ne voulait et qu'un jour un homme avait adopté. Un chien roux bâtard et plus que bâtard, « issu de croisements conçus par l'acharnement eugénique d'une succession d'esprits fêlés ». Un chien qui n'avait subi d'autre dressage que celui de la peur. Un chien qui pourtant donne l'impression qu'il a fait d'un futur assassin un homme au grand cœur. Le crime lui-même « n'était qu'un voyage que le chien avait mis à l'eau » (p. 134-135).

La fin du roman, à partir du chapitre 31, est une série de rebondissements.

Franck, est relâché, l'enquête est relancée. On recherche toujours « un homme avec un chien » (p. 152). Cathy a très vite identifié le chien, d'après le portrait-robot, mais ne peut ni ne veut s'avouer que Jeff est le coupable. Elle-même n'a pas participé au crime, elle n'a pas tenu « l'arme que l'on n'emploie que pour les sangliers » (p. 154), mais la trahison de Tony ~~avait~~ déclenché en elle une telle violence que cette violence, d'une certaine manière, a recouvert la victime.

Il n'y a pas ici sept pierres pour la femme adultère, comme pour Noor dans le roman de Vénus Khoury-Ghata. Mais la femme, Cathy, aurait été prête à jeter toutes les pierres qu'elle aurait pu trouver sur Tony, l'époux adultère. Cet adultère l'avait plus bouleversée que la mort de Tony (p. 156). ^{ne la bouleverse.}

La bête à chagrin, dont on a même une photo, devient la bête à conviction. C'est elle qui, au cours de l'enquête, va détourner de l'hypothèse numéro 1, de la piste indiquée par Cathy, - Franck, le mari ^{trompé} par Malou, l'ami trompé par Tony -, vers l'hypothèse mettant en cause Jeff, en tout cas celui qui est « un homme avec un chien » (p. 152).

C'est là que prend place, dans le roman de Paule Constant, le chapitre 32, un chapitre qui pourrait être très ordinaire et qui au contraire va devenir emblématique du livre tout entier. Comme on a pu parler de mise en abyme (je pense en particulier à l'analyse des *Faux-Monnayeurs* de Gide par Claude-Edmonde Magny dans son *Histoire du roman français depuis 1918* ou à l'essai stimulant de Lucien Dällenbach, *Le Récit spéculaire*), je parlerai ici de mise en emblème. Et cet emblème, précisément, sera la bête à chagrin.

Cathy a pris la fuite. Ou du moins elle a cherché à s'échapper de l'univers clos où est enfermé tout suspect lors de l'enquête sur un assassinat. Elle a pris sa voiture pour s'éloigner de Palance, elle s'est engagée sur l'autoroute, elle a bifurqué vers Aix-en-Provence et elle est

allée s'asseoir sur un banc dans le parc proche de la fac de droit qu'elle fréquentait au temps de ses études.

Une femme prend place à côté d'elle et appelle « Angelo ! Angelo ! ». Ce n'est pas l'enfant de Tony et de Malou, l'enfant-rival de Camille-Angelo, le bébé, l'enfant du même âge laissé par Tony à Cathy, c'est un petit bouledogue, « un petit magot noir et grimaçant qui ressemblait à un singe, image troublante d'une humanité qui naît ou qui s'efface ».

À fil de la conversation, la dame explique que « le chien est une bête à chagrin, et chaque passant tient au bout d'une laisse une douleur que son corps ne supporte plus » (p. 159-160).

Cathy pense alors au chien de Jeff, et à sa propre histoire. Paule Constant pense au roman qu'elle est en train d'écrire. Car elle a conscience, elle aussi, elle surtout, que « ce n'est pas tout de raconter les faits. Il faut les présenter, les agencer. Il n'existe pas d'histoire réelle mais des histoires imaginées à partir du réel par chacun de ceux qui les racontent » (p. 160). Un art romanesque se met en place, comme d'autres proposent un art poétique :

On ne raconte pas pour révéler, on raconte pour cacher (p. 160).

La tâche du commentateur est-elle alors de décrypter, de considérer le roman qu'il a sous les yeux comme une écriture du secret ?

L'évasion vers Aix était peut-être ^{pour Cathy} un moyen de rejoindre Jeff, ou pour que Jeff la rejoigne. Il l'y retrouve en effet (p. 161). Et c'est le fait que retiendra la justice, comme si ce rendez-vous en dehors de Palance avait été concerté.

Une fugue manquée en définitive. Au bureau, qui va se vider à l'heure des vacances, Cathy retrouve le crapaud.

Elle-même sent la peur rôder autour d'elle et l'envahir. Elle ^{devine que} sa maison ^{est} cernée par l'homme au chien. Elle est elle-même une bête apeuré « comme le lièvre au gîte, les oreilles couchées sur le dos, le museau tremblant, les yeux élargis d'effroi » (p. 164). Dans la chambre où elle veille sur le petit enfant (elle a confié l'aîné, Olivier, à sa mère, qui l'a emmené à la montagne), elle en vient à se demander si Jeff n'est pas entré par la fenêtre, s'il ne va pas « monter l'escalier à pas de loup pour la surprendre ici » (p. 164).

Le Nathanaël de E.T.A. Hoffmann craignait, de nuit, les pas de l'Homme au sable dans l'escalier de la maison paternelle. Le roman de Paule Constant tourne aussi au *Nachstück*, au morceau nocturne. Il n'est alors de berceuse qu'inquiète, de maternité que tourmentée, d'existence que rongée par la bête à chagrin. Sans avoir nullement besoin de l'ingrédient du fantastique, comme Hoffmann ou comme Maupassant dans *Le Horla*, Paule Constant excelle dans la représentation d'une séquestration où tout refroidit, du lait dans le biberon de l'enfant à la vie qui n'est plus que survie. Personne ne passe, pas même le facteur. Seuls, lorsque la nuit tombe, l'homme et le chien font leur ronde (p. 167).

La bête à chagrin, la petite bête à chagrin, n'est plus pour Cathy un reste d'enfance vers lequel, comme la petite Tiffany, elle se retournerait. C'est le sentiment qu'après l'enfance, il n'y a plus rien (p. 169).

Le petit Camille-Angelo n'a même plus sa place dans cette maison étouffée où il ne pourra plus respirer, où toute vie est en sursis.

Jeff est entré en effet, avec le chien auquel il a mis du chatterton autour du museau pour l'empêcher d'aboyer. C'est le chapitre 35. Ils sont entrés, sinon à pas de loup, du moins à pas de chien.

Lui, Jeff, ne rêve que d'accomplir l'acte d'un amour qui le possède furieusement. Il dépose cet amour aux pieds de Cathy « comme une charogne » (p. 172). L'expression est brutale, plus brutale encore que dans le poème de Baudelaire qui avait fait scandale. Elle signifie en effet que cet amour est déjà mort, que celui auquel il s'adresse le considère comme un cadavre. Ce n'est pas un hasard si l'épisode se situe un 1^{er} novembre, à six heures du soir. Une Toussaint sans aucun des saints. Une Toussaint où Cathy est enfermée en robe de mariée dans la cuisine de sa maison avec l'assassin de son mari et son chien. Une Toussaint où meurt son enfant.

Est-ce le chien qui est responsable du désastre ? Est-ce la bête à chagrin ? Cathy avait demandé à Jeff de se débarrasser du chien. Mais elle l'avait mis en larmes, réveillant un épisode douloureux de son enfance : un soir où le père avait servi ^{à manger} aux enfants le chien de la maison, le berger allemand avec lequel le petit Jeff passait les nuits dans la niche, dans les pattes duquel il dormait, à la chaleur duquel il se réchauffait.

L'histoire est si atroce que l'avocat renonce à la raconter au cours de l'audience judiciaire. Mais elle n'en est pas moins significative. Le chien du crime est le chien abattu, dont les morceaux ont été mal recousus. « Le chien du Bon Secours était né avec toutes les cicatrices du chien abattu » (p. 177).

Il reste à interpréter le roman en termes mythologiques, et Paule Constant nous y incite avec délicatesse vers la fin du livre.

Cathy est-elle une sirène ? C'est l'avocat de Jeff qui, sans y croire lui-même, essaiera d'en convaincre les juges (p 178). Est-elle une Médée ? Ce nom apparaît cette fois à la fin du chapitre 38, quand est évoquée la première rencontre entre Cathy et son avocat dans la cellule où elle est incarcérée, « infanticide présumé » (p. 185-186). Il est vrai

que cet avocat l'associe à la figure d'une actrice qui l'a fasciné et qu'il a vue dans ce rôle.

Jeff est-il un monstre ? C'est ainsi, physiquement, qu'il est apparu à Cathy quand il est venu faire des travaux d'électricité dans la maison. Un autre crapaud, en quelque sorte, un crapaud rose et non un crapaud beige comme celui du bureau, un crapaud « gonflé au-delà de tout avec cette panse qui débordait sur les côtés et ces poils qui remontaient de la ceinture de jogging descendu très bas sur les reins » (p. 57).

Non, un vrai monstre, un être double, pas seulement l'homme au chien, mais homme et chien à la fois, comme un centaure est homme et cheval ou comme un griffon est lion et oiseau ^{le proie}. Et c'est pourquoi il a cessé d'aimer Cathy, le jour où elle lui a demandé de se débarrasser du chien, c'est-à-dire de renoncer à la moitié de lui-même. Alors il n'a plus eu de projet que de la tuer (p. 193).

On retrouvera le chien séquestré (p. 221). On mettra aussi en cause Lili, la compagne de Jeff, qui aurait voulu se venger de Cathy. La justice finalement s'y perd, ou plutôt elle est dépassée. Elle tendrait même à tout renvoyer au mythe des mythes, au Destin tout-puissant dans la tragédie grecque. Un Destin qui a pris la forme d' « un énorme chagrin » (p. 226).